NOTICE

SUR LA

FAMILLE DES ROBRINI

DE CHERCHEL

L'ordre de Sidi Abd el-Kader el-Djilani (1) aujourd'hui très-répandu en Algérie, a envoyé dans cette contrée, à différentes reprises, ses plus fervents adeptes pour y catéchiser, y raviver le zèle religieux et y augmenter le nombre de ses néophites.

Ses missionnaires, choisis de préférence dans les cloîtres, parmi ceux de ses initiés qui avaient fortifié et raffermi leurs croyances par des pratiques ascétiques, étaient dirigés, en petits groupes, sur les points où leur action spirituelle était jugée nécessaire. Ils s'acheminaient, légers de bagages, mais pleins d'une foi aveugle, visitant ceux de leurs affiliés qui se trouvaient sur l'itinéraire qui leur avait été tracé, ils arrivaient à leur destination, entièrement pénétrés de leur mission et animés du plus grand fanatisme.

Il y a près de quatre siècles, — rapporte la tradition - - qu'un de ces groupes quitta Es-Saguia el-Hamra 2) sur les confins du

---

(1) Voir les ouvrages : Ordres religieux chez les musulmans de l'Algérie, Paris 1846, page 23 ; — de la Constitution des ordres religieux musulmans en Algérie, Alger 1859 ; — et l'étude sur la confrérie des Krouan de Sidi Abd el-Kader el-Djilani, Constantine 1869.

(2) Voir Ibn Kraldoun, traduction de Slane, tome II, page 280, et tome IV, page 110 ; — et la description géographique de l'empire du Maroc, Paris, imprimerie royale, 1846, page 73.

Maroc: il se composait de Abou Abd-Ellah envoyé dans la vallée du Chelif (1), Sidi Mohammed Chérif dirigé vers la Kabylie, et Sidi Mohammed el-Robrini (2) ancêtre de la famille de ce nom, lequel se rendait à Cherchel.

Celui-ci dès son arrivée dans cette ville, se présenta à ses habitants comme un des soutiens de la religion envoyé pour dissiper les ténèbres de l'ignorance des musulmans, les ramener et les conduire dans les voies orthodoxes, en les initiant à l'ordre vénéré de Sidi Abd el-Kader. S'étant voué avec zèle à sa tâche, ses efforts ne furent point stériles et bientôt il compta de nombreux néophites. Il fut, du reste, conseillé et guidé dans son œuvre, par un marabout influent d'Alger, Sidi Mahammed el-Kettani (3), qui étant l'un des adeptes les plus dévoués, lui avait été désigné, par ses chefs du Maroc, comme patron et directeur spirituel.

Il partagea sa vie, — rapporte-t-on, — entre le prosélytisme et les bonnes œuvres et s'éteignit en odeur de sainteté (4). Quand il sentit sa fin approcher, il appela son jeune fils Braham qui suivait alors les érudites leçons du marabout Sidi Mohammed ben Ali Baheloul des Medjadja (5) — et il lui dit : « Mes yeux « vont se fermer pour toujours; j'espère trouver dans le sein « de Dieu toute la miséricorde qui m'est nécessaire; j'avais « reçu une mission à laquelle je me suis voué corps et âme; « il t'appartient de te rendre digne de la continuer. A ma

---

(1) Ce marabout est en grande vénération dans tout le bas Chélif. On lui attribue plusieurs miracles éclatants.

(2) Des Beni Rebaren ou des Rebarna du Maroc.

(3) Voir le tome VII de la *Revue Africaine*, page III.

(4) Marabout très en renom dans le cercle d'Orléansville.

(5) Si Mahammed el-Robrini reposait dans le cimetière de Cherchel qui se trouvait en avant de la porte d'Alger. Sa tombe était à peu près à l'endroit où ont été plantés les muriers, en face l'abreuvoir. Lors de l'ouverture de la grande route, ses cendres ont été exhumées et transportées dans la coupole élevée en l'honneur de son fils Si Braham.

Les indigènes affirment que ce saint homme avait par ses mérites obtenu du ciel que tout individu qui tomberait dans le ravin sis auprès de sa dernière demeure, ne se ferait aucun mal.

« mort tu iras à Alger, te placer sous l'égide de mon patron et « quoiqu'il t'arrive, ne te rebutes pas, le temps des épreuves « pourra être long et difficile. »

Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, Si Braham rassembla le peu qu'il possédait, se mit en route et fut se présenter à Si Mahamm ed el-Kettani, auquel il se nomma en lui apprenant la cause et le but de son voyage. Ce marabout le reçut très-mal et le repoussa durement. Le jeune taleb se rappelant les paroles de son père, jura de le fléchir : il s'établit à sa porte et y resta plusieurs jours, en proie à la soif et à la faim, fesant entendre ses supplications et ses prières. Sa persistance attira plusieurs fois l'attention de Si Mahammed qui, à la fin, se laissant attendrir, le fit approcher et lui dit : « A quoi peux-tu prétendre, toi qui « n'es et n'as rien ? je ne puis te recevoir au nombre de mes « élèves et clients ni t'héberger attendu que tout ici se paie « fort cher ; cependant, en considération de ton père, je consen- « tirai à t'admettre, si tu me remboursais mes dépenses ! »

Si-Braham comptant sur l'aide de la Providence s'engagea à le désintéresser largement et accepta toutes ses conditions. Il put aussitôt, sous sa direction, étudier avec fruit les textes de la loi, se perfectionner dans les exercices religieux et être initié aux pratiques de l'ordre.

Au bout d'un an, le marabout lui demanda, à plusieurs reprises, le montant de ses dépenses et voyant qu'il ne pouvait le payer, il lui annonça qu'il allait le mettre en vente comme esclave.

Cette menace n'émut point le jeune néophite qui pleinement résigné et soumis à son sort lui répondit : « Je t'appartiens, tu « me possèdes entièrement, fais de moi ce que bon te semblera. »

Après avoir été plusieurs fois exposé sur le marché sans trouver d'acquéreur, il fut vendu à un Turc qui l'employa aux travaux des champs.

La légende rapporte que du jour où il fit abnégation de lui-même, et consentit à subir les dures épreuves de l'esclavage, des manifestations surnaturelles se produisirent à son endroit, à certains moments. Ces manifestations, auxquelles dans la suite, succédèrent de vrais miracles, firent époque dans son siècle et lui

valurent un grand renom. Elle nous apprend aussi que l'homme qui l'avait acheté ne tarda pas à être émerveillé de ses qualités et de ses aptitudes ; ce qui l'étonnait le plus, c'était que bien que souvent en prières, — il fesait plus d'ouvrage que vingt travailleurs assidus. Sa conduite, du reste, était si différente de celle des gens de sa condition qu'il conçut bientôt des soupçons sur son origine et chercha mais sans résultat, à les éclaircir. Si Braham était esclave, de par la volonté de son patron, il n'avait donc point à se faire connaître et à révéler sa naissance.

Le Turc étant allé un jour visiter ses labours, fut tout étonné d'apercevoir ses attelages qui marchaient en bon ordre quoique complètement livrés à eux-mêmes, et bien mieux encore que s'ils avaient été guidés par une main exercée ; il chercha des yeux son esclave absent, et il finit par le distinguer bientôt, au loin, livré tout entier à la contemplation extatique. Il comprit bien vite son erreur : celui qu'il avait cru l'égal d'un nègre était un homme appartenant à Dieu, et craignant pour le salut de son âme, il lui rendit aussitôt la liberté.

Si-Braham se voyant libre courut se prosterner aux pieds de Si Mahammed el-Kettani, pour obtenir sa bénédiction, et le pria de continuer à l'instruire des choses de Dieu. Ce marabout lui répondit qu'il ne lui était plus possible de l'admettre parmi les siens, et qu'il devait se rendre au Caire, auprès du Chikr el-Bekri, lequel pouvait seul le diriger efficacement dans les voies orthodoxes et le perfectionner dans ses études.

Il partit bien vite, et après avoir surmonté les dangers de cette longue route et résisté à des fatigues sans nombre, il arriva à sa destination. Il se présenta à son nouveau maître, le priant au nom de son patron, de vouloir bien l'agréer et de lui accorder la faveur de profiter de ses leçons.

Le Chikr el-Bekri l'accueillit à peine et pour éprouver sa bonne volonté et son degré de persévérance, lui donna la tâche de désaltérer les passants. Si-Braham ne se rebuta point et muni d'une outre, il passa ses journées, pendant longtemps, à aller puiser de l'eau au loin et à venir ensuite l'offrir dans les rues du Caire à ceux qui enduraient la soif ; il consacrait ses nuits après cela, à la mortification et à la prière.

San maître qui ne le perdait point de vue, satisfait de sa conduite soutenue et de son obéissance passive, reconnut qu'il possédait de solides qualités et mit fin au temps des épreuves qu'il lui avait imposées. Il l'appela près de lui et s'appliqua particulièrement à étendre ses connaissances en matière religieuse et à compléter ce qu'il avait déjà appris touchant les pratiques de l'ordre de Sidi Abd el-Kader el-Djilani. Son élève plein de zèle et d'assiduité et doué d'une foi solide fit de rapides progrès et atteignit à la fois les degrés de la science et du mysticisme.

Quand le Chikr el-Bekri jugea que son instruction et son éducation étaient achevées, il le congédia lui donnant la mission de continuer à Cherchel l'œuvre que son père y avait entreprise.

Les habitants de cette ville, instruits de sa venue, envoyèrent une députation au-devant de lui pour le saluer et l'acclamer au nom de toute la population. El-Mekerous l'un des notables, lui offrit sa maison et une partie de ses biens.

Si Braham dès son arrivée se mit à catéchiser, raviver le zèle religieux et accroître le nombre des affiliés à l'ordre qu'il représentait.

Son pouvoir surnaturel se manifesta alors et prouva à ceux qui pouvaient être peu crédules, toute l'étendue de ses mérites.

On rapporte à ce sujet qu'ayant eu à employer des maçons, il pourvoyait largement à leur nourriture, mais que ceux-ci, animés de mauvaises intentions, ne craignirent point de chercher à le déconsidérer, en prétendant qu'il était si avare qu'il les laissait mourir de faim. Leurs imprudentes paroles furent rapportées au marabout qui jura de les punir de leurs mensonges et de les amener à faire, publiquement, amende honorable. A cet effet, il invita les notables à venir visiter les travaux qu'il faisait exécuter, puis en leur présence, appela ses ouvriers et leur donna du pain et du miel dans deux petits plats, leur disant de se rassasier. Considérant la petite quantité de ces aliments, ils osaient à peine y toucher, lorsque soudain, ils s'aperçurent qu'à mesure qu'ils en mangeaient, ils étaient miraculeusement remplacés par d'autres. Cette multiplication se continua si abondante que toutes les personnes présentes purent à leur tour satisfaire leur appétit.

Si Brahaminterpela alors les maçons qui s'approchèrent en

tremblant et leur reprocha leurs paroles mensongères et insensées, ils se précipitèrent à genoux sollicitant leur pardon et protestant hautement de leur repentir.

Le souvenir de ce miracle a été consacré ; les petits plats qui contenaient les aliments ont été scellés dans le mur au-dessus de la porte de la maison qu'habitent encore actuellement les descendants du marabout.

A quelque temps là, un téméraire conçut le coupable dessein de voler des fruits dans un verger qui avait été réservé au saint homme. Il s'approchait sans crainte des arbres et levait déjà la main pour saisir les branches, lorsque subitement, la terre s'effondra sous ses pieds. Tous ses efforts pour se dégager restaient sans résultat, et il semblait déjà voué à une mort certaine, quand, se souvenant du nom et des mérites de Si Braham, il l'invoqua d'une voix suppliante, confessant sa faute et implorant son secours. Il ne tarda pas à lui apparaître, et d'un seul signe, il le fit sortir du sol.

Son influence était alors très-marquée, tant dans tout le pays qu'auprès des membres du Divan d'Alger même. Sur sa demande, — assure-t-on, — ces derniers autorisèrent l'éloignement des janissaires qui, étant en garnison à Bordj-el-Kremis (1), avaient par leur licence et leur brutalité extrêmes, soulevé de vives réclamations.

Vers cette époque Lella-Aouda, fille du Chikr Si Mahammed ben Ali Baheloul, qui joignait à une vaste érudition, le don de lire dans l'avenir, conçut le projet de s'acquitter du pélerinage

---

(1) Ce bordj qui est aujourd'hui englobé dans une ferme européenne était bâti au haut de la vallée de Oued-el-Hachem, à 28 kilomètres de Cherchel, sur le territoire de la fraction des beni bou Salah, tribu des beni Menacer. On voit encore aux alentours de la ferme les canons que les Turcs y avaient transportés, pour le mettre en état de défense

On cite parmi les derniers caïds de Zemala qui y ont séjourné pour surveiller les cultures des domaines de l'Etat et pour en toucher les droit et revenus :

Mohammed-Hammad.
Brahim-Mazouni.
et Brahim el-Mekeddem.

de la Mecque. Vu les dangers de ce long voyage elle prit le costume masculin et montée sur un cheval, suivie de quelques hommes braves et dévoués, elle se mit en route.

La population de Cherchel ayant appris son passage dans la contrée, se porta au-devant d'elle et lui rendit les honneurs. Si Braham, ancien élève de son père, lui offrit une somptueuse hospitalité et la pria instamment de prolonger son séjour sous son toit, afin d'y attirer les bénédictions divines.

Le marabout qui alors avait épousé plusieurs femmes sans obtenir d'enfants, demanda à son hôtesse de lui faire connaître le sort qui lui était réservé et s'il pouvait espèrer avoir un jour une postérité. Elle lui annonça qu'il serait père d'une fille qu'elle gratifiait d'avance de son nom et à laquelle elle fesait don de ses serviteurs les Beni-Haoua (1).

Un an après, cette prédiction s'accomplit de point en point.

Sidi Mohammed Chérif — descendant du marabout du même nom, venu d'es-Saguia el-Hamra, avec Si Mohammed el-Robrini — se rendit à Cherchel pour saluer celui auquel ses vertus et sa puissance avaient valu la renommée. Celui-ci l'ayant parfaitement accueilli, ne tarda pas à se lier d'amitié avec lui et ressera plus tard ees liens en épousant sa fille la jeune Aouda.

. . . . . .

Un de leurs descendants, Sidi Mohammed Chérif es-Sérir, après avoir contracté plusieurs unions stériles comme son aïeul Si Braham désespérait de pouvoir transmettre son nom.

Ayant appris un jour que les serviteurs de Sidi Mahammed ben Aouda des Flitta (2), étaient arrivés dans le pays conduisant

---

(1) Cette tribu est sise au bord de la mer entre Cherchel et Ténès. Elle relève de la circonscription cantonale dont le siège est dans cette dernière ville.

(2) Ce marabout vivait l'an 1600 de notre ère. Il vint s'installer dans le principe, dans les ruines d'un pont romain qui existait sur la Mina, un peu au-dessus du barrage actuel de Relizane. — Comme le lieu n'était pas assez solitaire, il remonta le cours de la Mina et à 6 ou 7 lieues plus haut, il trouva dans le pays des A`natra (fraction des Flitta), une vallée aride au milieu de laquelle il s'établit. — C'est à cet endroit que se trouve la Zaouïa qui comptait en 1851, 250 familles de Kredam.

un énorme lion qui avait reçu un pouvoir merveilleux de son maître, il leur demanda de l'introduire en liberté dans son gynécée, espérant bien que cette visite aurait une action efficace, et lui ferait obtenir l'objet de ses constants désirs. Dès que l'animal fut livré à lui-même, il se mit à parcourir l'appartement en bondissant, puis ayant choisi la couche déserte d'une des femmes, il s'y étendit gravement en poussant de sourds rugissements. Cela fut considéré comme un indice de bonheur et aussi Si Mahammed Chérif, fit-il aussitôt vœu, s'il devenait père d'un enfant mâle de donner chaque année, nombre de pièces d'or au au marabout des Flitta.

Un an après ses souhaits se réalisèrent; celle de ses femmes qui reposait d'habitude à l'endroit où s'était arrêté le lion, lui donna un héritier qui reçut le nom de el-Haddj ben Aouda.

Une solide instruction, jointe aux fruits d'une bonne éducation, ne tardèrent pas à développer, chez cet enfant, les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature; à peine arrivé à l'âge de la puberté, on le citait déjà pour ses connaissances, ses instincts généreux et son courage, et l'on remarquait qu'il possédait les qualités éminentes qui assurent le premier rang. En parlant de lui, on disait dans le pays que sa naissance était due aux mérites de Sidi Mahammed ben Aouda, qu'il deviendrait avec l'âge un vrai lion, et qu'enfin au lieu de distribuer des bénédictions et faire du prosélytisme, comme ses ancêtres, il saurait se montrer et combattre bravement s'il était nécessaire.

Les présages, à son endroit, s'accomplirent et il fut bientôt considéré comme le maître de la contrée ; les habitants de la ville aussi bien que ceux de la montagne, gagnés autant par ses nobles manières que par ses aptitudes physiques, devinrent ses humbles serviteurs; il pouvait sur un signe disposer de leurs vies.

Sa grande popularité ne sembla point alors porter ombrage au caïd turc bou Haraoua el-Kébir (1) — qui commandait à Cher-

---

(1) Les caïds turcs qui résidaient à Cherchel habitaient avec quelques hommes le bordj qui d'après l'inscription originale conser-

cbel, — lequel en raison des difficultés que rencontrait le Divan d'Alger à maintenir son autorité chancelante dans l'Ouest et le le Sud de la Régence (1), fermait peut-être les yeux.

Le souffle de la révolte contre la domination turque s'était à ce moment rapidement propagé et Abd el-Kader ben Chérif, Krouan de Sidi Abd el-Kader el-Djilani, — parcourait les tribus à la tête de nombreux contingents, qui plus tard même enhardis par leur succès, tentèrent des attaques contre Oran. Désireux d'accroître son pouvoir par des alliances, cet agitateur du même ordre que les Robrini dont les richesses et le prestige étaient parvenus à sa connaissance, songea à entraîner dans sa cause le représentant de cette influente famille en lui proposant une large part dans la direction et le commandement de ses forces.

---

vée au musée de cette ville, — a été bâti en 1518 *(Voir la Revue Africaine, Tome* IX, *page* 202*)*.

Ceux de ces fonctionnaires dont les noms ont laissé des souvenirs, sont :

El Haddj Mostefa bou Maheraz, qui conserva sa qualité pendant 24 ans.

Bou Haraoua el-Kébir.

Slimane.

Abder Rahmane ben Redjem, lequel combattit les Beni Menacer.

Bèn Aouda ben Haraoua.

Bèr Redjem.

Krelil.

Mahammed Balehaouane.

Braham, parent par alliance du Raïs Hamidou.

Hassaïne bou Reguiba.

Le dernier d'entr'eux fut Krelil qui déjà avait occupé les fonctions de Caïd.

Les habitants de la contrée ont oublié ceux dont les noms figurent dans le *Tachrifat* à la page 85, de M. A. Devoulx, Alger 1853. Il est vrai que leur nomination remonte à la fin du XVIIe siècle.

Pour tout ce qui avait trait aux affaires intérieures de la ville, ces représentants de l'autorité turque étaient assistés de dix délégués, choïsis parmi les personnes les plus considérables, qui avaient mission de faire valoir et de défendre les intérêts des leurs.

Ce mode d'administration qui a quelque analogie avec notre Conseil municipal subsista jusqu'en 1830.

(1) Voir l'ouvrage intitulé: *De la domination turque dans l'ancienne Régence d'Alger, Paris* 1840, *page* 204.

Afin d'obtenir ce précieux concours, il vint lui-même le visiter secrètement, alors que toutes les populations jusque dans la Mitidja étaient en armes, et lui demanda son appui effectif. El-Hadj ben Aouda, soit méfiance ou prudence, refusa ses propositions lui déclarant qu'il se sentait assez fort pour agir seul, si cela lui convenait un jour, et qu'il entendait alors avoir le premier rang.

Les affaires turques continuant à péricliter, surtout à Oran, le Divan fit choix du bey Mohammed Mekalech, fils de celui qui avait autrefois gouverné la province, il lui confia la mission de comprimer la révolte et de ramener les populations à l'obéissance.

Celui-ci à son passage devant Cherchel, visita le Robriniavec lequel il avait eu déjà des rapports d'amitié et plus tard, après la pacification, cette visite lui fut rendue par le Robrini qui alla le voir au siège de son commandement.

En 1811, une grande disette en céréales s'étant produite dans toute la contrée, el-Hadj ben Aouda mit ses abondantes réserves à la disposition des malheureux et des cultivateurs; par cet acte de charité il conjura ainsi la famine qui était imminente.

Cette libéralité extrême, qui grandit encore son influence, fut mal appréciée par les Turcs, lesquels, toujours défiants et soupçonneux, conçurent des doutes sur ses intentions et craignirent de le voir un jour lever l'étendard de la révolte; ils songèrent de suite à se débarrasser de lui.

Le représentant du Divan d'Alger à cette époque, le caïd Slimane prit à tâche de lui susciter des ennuis et de lui créer des ennemis, espérant bien qu'une occasion propice ne tarderait pas à se présenter et lui permettrait de mettre à exécution les ordres qu'il avait reçus à son endroit.

Un jour, El-Hadj ben Aouda se trouvant dans la grande mosquée 1), où les notables de la ville, le caïd et ses auxiliaires

---

(1) Cet édifice qui est aujourd'hui affecté à l'Hôpital militaire, a été bâti par le fils d'Aïad, cadi de Grenade, jurisconsulte qui a laissé plusieurs ouvrages estimés.

L'inscription qui s'y trouve en face la grande porte a été reproduite dans le tome XIII de la *Revue Africaine*, *page* 240.

étaient venus assister aux débats d'un procès important, fut interpellé d'une façon blessante par ce dernier auquel il répondit à son tour d'une façon très aigre. Le Turc se trouva froissé, prétendit qu'il était porté atteinte à sa dignité, et, cédant à un mouvement de colère, ordonna aux siens de s'emparer du coupable et de l'attacher. El-Hadj ben Aouda, transporté de rage et de fureur en entendant ces ordres, dégaîna le poignard qu'il portait à la ceinture et le lui plongea dans le ventre, puis comprenant la gravité de sa faute et ses conséquences, chercha à s'enfuir. Il fut saisi bientôt et embarqué, lui et son nègre, sur un bateau qui était en rade et qui mit aussitôt à la voile pour Alger.

Tout cela se passa si rapidement que les citadins n'étaient point encore revenus de leur premier moment d'épouvante quand ils songèrent à intervenir.

Les montagnards dès qu'ils furent prévenus, accoururent en armes pour venger leur maître et exterminer les Turcs; mais il était trop tard, Slimane, frappé à mort, soutenu et accompagné par ses hommes, était aussi parti sur un navire.

La famille des Robrini, comme on doit le penser, mit tout en jeu pour soustraire el-Haddj au supplice qu'il l'attendait. Ses demandes, ses prières, ses sollicitations, aussi bien que celles de ses protecteurs et amis, demeurèrent sans effet, et l'offre même de donner en argent monnayé le poids de son corps ne fut point écoutée. Le Divan ne voulut point entendre, et il ordonna de lui trancher la tête, ainsi qu'à son serviteur (1).

La nouvelle de cette exécution jeta la consternation dans la contrée et Si Mohammed es-Saïd fils de la victime et les siens, craignant pour leur sûreté personnelle et pour leurs biens, abandonnèrent précipitamment la ville et se réfugièrent dans

---

(1) Leurs corps furent pieusement rapportés à Cherchel. Celui d'el-Hadj ben Aouda fut inhumé dans le marabout ou repose Sidi Mahammed Chérif son ancêtre, et tout auprès de celui de Sidi Braham el-Robrini.

Ces tombes sises en dehors de la porte d'Alger sur le bord de la mer, sont, chaque année, visitées par les Krouan de l'ordre de Sidi Abd el-Kader el-Djilani, de Miliana et Médéa. Elles sont l'objet d'une grande vénération.

les beni Zioui (1), contrée difficile où les Turcs n'avaient jamais pu pénétrer.

Ils restèrent là plusieurs années et ne se décidèrent à quitter leur retraite que lorsque le Dey leur envoya son chapelet comme gage d'aman.

. . . . . .

En 1830 après la prise d'Alger, Cherchel se trouva entièrement abandonné à lui-même ; il n'avait ni chef investi, ni autorité reconnue. Les Beni Menacer enclins au mal, profitèrent de cet état de désorganisation pour intercepter les routes, commettre des méfaits à l'entour de la ville, et menacer ses paisibles habitants jusque dans leurs murs.

Ceux-ci qui étaient au nombre de deux mille cinq cents âmes environ et comptaient parmi eux : quelques Turcs et Coulouglis mariés, des descendants des Maures d'Espagne venus lors de la prise de Grenade et nombre de familles de la contrée qui depuis longtemps avaient acquis droit de cité (2) se virent bientôt en proie à une grande disette.

---

(1) Le territoire des Beni Zioui est comprjs entre la mer, l'Oued Damous et les tribus des beni bou Milek, Lerchat et Zatima.

Cette tribu relève actuellement de la circonscription cantonale de Cherchel, ils en sont distants de 24 kilomètres.

(2) On évaluait le nombre des maisons comprises dans l'enceinte à quatre cents et celui des boutiques occupées par les corps de métiers, forgerons, cordonniers, potiers, à deux cents.

A la fin de l'année 1839, les Cherchellois furent obligés par les agents de l'Emir Abd el-Kader de quitter leurs demeures et l'année d'après, lors de l'occupation française, ils se dispersèrent dans de différentes directions. Le gros de la population qui avait cherché refuge chez ses anciens ennemis, les Beni Menacer, se trouva en butte aux privations et à la misère ; une violente épidémie la réduisit d'un tiers.

Le Marabout Sidi Ahmed ben Youcef de Miliana — à son époque — vint visiter Cherchel et y reçut un accueil peu empressé et peu digne de son rang élevé. Il exprima son mécontentement par ces paroles qui sont devenues un dicton :

شرشال شرشالة

البخل والردالة

Leurs moyens d'existence et leurs ressources qui consistaient principalement dans les produits des champs et le trafic qu'ils effectuaient sur le littoral à l'aide de leurs navires (1), se trouvèrent bientôt paralysés par l'attitude de leurs turbulents et dangereux voisins, lesquels ne demandaient que meurtre et pillage. Les cultivateurs non plus d'une part n'allaient plus s'aventurer hors de chez eux et les marins, — bien qu'assurés de trouver un écoulement facile à leurs chargements, surtout à Alger, — hésitaient à prendre la mer et à laisser leurs familles seules dans un moment aussi critique.

Les notables après s'être assemblés plusieurs fois pour aviser et remédier aux dangers de la situation, décidèrent qu'il fallait élire un chef assez puissant pour conjurer le danger et lui abandonner la direction des affaires en lui prêtant un large concours.

Ils jetèrent leurs vues sur Sidi Mahammed ou Aïssa el-Berkani, de la famille des Brakna (2), qui doué d'un esprit sagace et

---

كبيرة الزنافي

وولسمة السوافي

بحري ولا حدّاد

ولا اخرج من هذا البلاد

Vilaine ville de Cherchel, si tes rues sont grandes et tes marchés spacieux, tu es peuplée de gens avares et sordides! Le voyageur qui n'est pas ou marin ou forgeron n'a qu'à s'éloigner de tes murs!

Cherchel a toujours compté d'habiles et de nombreux forgerons, ce qui tend à le prouver c'est que d'après l'ouvrage *Tachrifat* de M. A. Devoulx, page 82, les Turcs y faisaient confectionner les fers pour bêtes de somme.

(1) Au 31 décembre 1839, selon l'ouvrage du baron Baude, Paris 1841, le port de Cherchel comptait dix-sept navires portant cent quatre-vingt-neuf tonneaux et montés par cent trente-un hommes.

(2) Cette famille descend de Sidi Mahammed Aberkane, dont le tombeau se trouve à Médéa. Elle s'installa dans les Beni bou Salah, des Beni Menacer, il y a de longues années, et obtint rapidement

éclairé, à la fois réputé homme de guerre et de bon conseil, occupait le premier rang. Cet homme recommandable qui avait plusieurs fois par le seul poids de son influence, arrêté des tribus entières prêtes à s'entredéchirer, vivait retiré du monde, uniquement occupé de son salut et bien éloigné des excès auxquels se portaient les Beni Menacer.

Des délégués lui présentèrent humblement les vœux des habi-

---

une influence prépondérante sur le pays qui environne Cherchel, de l'Oued Messelmoun à l'Oued el-Hachem et jusqu'aux environs de Miliana.

Après avoir longtemps marqué une déférence respectueuse envers la postérité de Si Braham, elle affecta une attitude froide et réservée et peu après leurs relations cessèrent.

Du temps d'el-Haddj ben Aouda la zizanie régnait et il dut prendre les armes pour leur enlever la femme d'un de ses serviteurs qui était retenue de force.

Des rapprochements eurent lieu dans la suite, mais ils ne furent jamais sincères.

On rapporte que pendant la période turque, un Berkani, Si Malek ou el-Arbi demanda la main de la fille du caïd de Cherchel et que s'étant vu éconduit, il se mit en état de révolte, et qu'à la tête de ses montagnards, il intercepta les chemins, commit des actes d'hostilité et mit la place en état de blocus.

S'étant saisi d'un important convoi il se rendit auprès de Yahia Agha qui opérait dans la Mitidja et il le lui offrit en cadeau, comme lui appartenant. Ce chef lui accorda l'aman et le nomma Chikr des Beni Menacer, emploi qu'il accepta.

A la suite de cette nomination il renouvela sa demande en mariage, qui cette fois fut bien accueillie, mais à la condition qu'il viendrait habiter la ville.

Dès qu'il se fut rapproché des Turcs, ses partisans changèrent d'allures et devinrent à son ordre aussi paisibles qu'ils avaient été hostiles auparavant. Le calme et la tranquillité furent si bien assurés que les impôts purent être recouvrés sans difficulté.

Si Mahammed Aberkan en mourant avait prédit à ses descendants qu'ils seraient toujours au faite des grandeurs. Il les compara à un arbre immense, qui supporté de toute part par les hommes, les dominerait et leur accorderait une protection efficace. Si Braham el-Robrini à qui l'on rapporta cela dit : Les épaules des hommes fléchissent souvent ; il faut peu de chose pour qu'un arbre tombe et se brise dans sa chute.

Dans la contrée les indigènes sont persuadés que toute personne qui se dévoue aux Brakna, doit prospérer.

tants, et, comparant leur position précaire à celle d'un troupeau de moutons sans berger, le supplièrent de prendre leurs intérêts en main, de se mettre à leur tête, et surtout d'en imposer à leurs dangereux voisins.

Ayant eu la satisfaction de le voir céder à leur pressante demande, ils mirent à sa disposition une des plus belles maisons de la ville (1), et procédèrent à son installation avec honneur.

Dès qu'il eut saisi les rênes du commandement, il prit le titre de caïd, et, s'étant entouré d'hommes sûrs et dévoués, il s'appliqua à ramener le calme. Ses mesures sages et énergiques produisirent un prompt effet ; les montagnards renoncèrent à leurs méfaits, et, par suite, la confiance renaquit de toute part.

Les Cherchellois profitèrent des trois années de tranquillité qui se succédèrent pour donner de l'extension à leurs relations commerciales et maritimes avec Alger et le littoral, étendre leurs cultures et se livrer quelque peu à l'industrie. Ils surent acquérir bientôt une somme marquée d'aisance et de bien-être.

Malheureusement, cet état florissant devait cesser : des germes de mécontentement se manifestèrent bientôt de plusieurs côtés contre Si Mohammed, par suite de ses tendances à abandonner ses anciens errements et à les remplacer par un régime d'oppression. A ce moment, il commençait déjà à subir l'action de plusieurs de ses parents, qui s'étaient groupés autour de lui, et rivalisaient d'efforts pour le jeter dans une voie autre que celle qu'il s'était tracée. Ces hommes arrogants, avides d'autorité et animés de mauvaises intentions, ne pouvaient comprendre sa ligne de conduite, sa sagesse et sa modération, à l'endroit des citadins ; ils voulaient l'amener à agir vis-à-vis d'eux en maître et souverain, et d'une façon toute arbitraire.

Leur pernicieuse pression finit par avoir le dessus, et ils le portèrent à commettre des actes qui exaltèrent et lui aliénèrent l'esprit de la population. Elle vit entr'autres ses notables brus-

---

(1) Elle avait en dernier lieu, sous le règne d'Hossaïn-Pacha, servi de demeure au bey Mohammed, de Constantine, qui avait été interné à Cherchel. Après la prise d'Alger, ce haut fonctionnaire aurait été pourvu d'un emploi.

quement écartés des conseils et tenus à l'écart, et une foule de Beni Menacer accourir, de leurs montagnes, s'implanter dans la ville, y occuper tous les emplois et s'y comporter comme des vainqueurs en pays conquis.

Cet état de choses, qui souleva promptement un concert de plaintes et de récriminations, ne pouvait se prolonger, attendu que les Cherchellois n'étaient pas d'humeur à supporter le joug des étrangers. Ils se portèrent en masse chez Si Mohammed, lui exposèrent leurs nombreux griefs, et l'invitèrent à éloigner ses conseillers et leurs accolytes. Il promit de mettre ordre à toute chose, mais n'ayant pas tenu compte de son engagement, les citadins, dont la situation était des plus pénibles, s'impatientèrent et résolurent de proclamer sa déchéance et de lui désigner un successeur (1).

Leur choix se porta sur Si Mohammed ben Malek, de la famille des Brakna aussi, qui n'avait point figuré dans l'entourage de Si Mahammed, et auquel on attribuait une prépondérance certaine et des qualités solides. La foule s'assembla à un jour donné et fût, en armes, notifier á son caïd qu'elle lui enlevait ses pouvoirs et l'engager à se retirer dans ses montagnes, ou, sinon, que sa vie serait menacée.

L'impuissance et l'insuffisance du nouvel élu furent démontrées au bout de quelques mois, et il fut remplacé par Kaddour ben Abd Allah, des Brakna également, qui, n'étant guère plus apte que son prédécesseur, dût bientôt se retirer.

A la fin de l'année 1833, Cherchel se trouvait de nouveau, ou

---

(1) Le récit de ces évènements est présenté sous un autre jour dans les *Annales algériennes*, Alger, 1854, tome I, pages 133 et 343.

La relation rapportée ci-dessus est donnée par les habitants les plus recommandables, qui ont pris une part plus ou moins directe aux actes du commandement de Si Mohammed ou Aïssa el-Berkani, lorsqu'il était caïd, et qui ont assisté à sa disgrâce.

Ils ignorent ou n'ont point conservé souvenir des subterfuges rapportés par M. E. Pélissier de Reynaud. Ils prétendent aussi n'avoir point eu connaissance en premier lieu des vives attâches de leur chef avec les Français.

à peu de chose près, dans la même situation qu'en 1830, c'est-à-dire complètement livré à lui-même, sans aucune organisation, et en présence de ses turbulents et malveillants voisins, qui commençaient à préparer leurs armes. Les personnages les plus importants de la ville tinrent longuement conseil et manifestèrent le désir d'appeler à leur tête le fils d'El-Hadj ben Aouda, Si Mohammed Saïd.

Ce marabout, depuis sa rentrée des Beni-Zioui, s'était tenu à l'écart de la chose publique, peu désireux de jouer un rôle à côté des Brakna, et préférant aussi l'isolement et la tranquillité au bruit des affaires.

Bien que n'ayant point les qualités physiques de son père, il n'en possédait pas moins, paraît-il, des aptitudes particulières pour l'administration : à une vive intelligence s'ajoutait une grande facilité d'élocution, une connaissance approfondie des hommes, une sûreté de jugement remarquable et un esprit droit et conciliant. Sans être prodigue, il savait, à certains moments, se montrer généreux envers ses nombreux serviteurs, et maintenir habilement son influence, qui était notoire sur tous les habitants des montagnes sises entre l'Oued-Messelmoun et l'Oued-Damous, et autres que les Beni Menacer.

Ses concitoyens le sollicitèrent instamment et à plusieurs reprises, lui demandant de prendre en main les rênes du commandement et de les aider de son concours éclairé, dans ce moment difficile. La situation tendant à empirer par les intrigues de Si Mahammed ou Aïssa, qui cherchait à ressaisir le pouvoir, et par les allées et venues des siens, qui se préparaient ouvertement à la guerre, il se vit en quelque sorte contraint d'accepter. Toutefois, jugeant que le poids des affaires était trop lourd pour ses seules épaules, il posa, comme condition à son acceptation, que son cousin, El-Haddj El-Robrini, le seconderait dans sa tâche, et que son autorité serait respectée.

Si le Berkani s'était retiré incontinent, alors que les Cherchellois lui avaient désigné un successeur, c'était parce qu'il était persuadé d'avance d'être bientôt rappelé à grands cris. Il savait que celui de ses parents qui prenait sa place, malgré ses qualités toutes personnelles, pas plus que Kaddour, qui vint

ensuite, étaient inhabiles et ne pouvaient rester maîtres de la situation.

Son prochain retour lui semblait d'autant plus certain qu'il n'apercevait autour de lui aucune individualité pouvant contre-balancer son poids, son influence, et le primer, et, certes, il ne pouvait songer à Si Mohammed Saïd, lequel avait toujours vécu en dehors.

L'annonce des démarches tentées auprès de celui-ci lui causa inopinément une douloureuse surprise, — aussi courut-il à Cherchel où il s'était ménagé des intelligences, — pour ramener les esprits. Il harangua longuement les habitants réunis, leur rappela les services qu'il leur avait rendus, la prospérité qu'il avait su faire naître, et enfin il les invita à connaître leurs vrais intérêts et à lui rendre toute leur confiance.

S'apercevant qu'il ne pouvait ébranler ses auditeurs, il leur prédit que, s'ils ne l'appelaient point à leur tête, il saurait les désigner à la colère des Français, et les amener en masse ruiner leur commerce et détruire leur ville. Ses discours, au lieu de produire l'effet qu'il en attendait, excitèrent l'indignation de la foule, qui prit une attitude hostile à son égard et le força à se retirer.

N'ayant plus rien à espérer de ce côté, il changea de batterie et se mit en relation directe avec le Général commandant en chef à Alger ; en venant solliciter humblement son aide et sa protection, il sut représenter sa disgrâce comme étant l'œuvre de quelques meneurs qui avaient égaré l'opinion un instant et que l'on n'attendait dans le pays qu'une simple démonstration pour se prononcer en sa faveur et le replacer. A l'appui de ses paroles, du reste, il présentait une pressante supplique, signée des noms les plus connus, qui demandait instamment au Gouvernement français de mettre fin à l'anarchie régnante, en intervenant dans leurs affaires et en plaçant à leur tête Si Mahammed ou Aïssa.

Cette pièce qui était fausse, — ce dont on ne pouvait se douter sur le moment, — semblait décider de la question ; néanmoins à la suite de renseignements puisés à bonne source, et de démarches faites au nom de Si Mohammed-Saïd, il s'éleva des doutes sur la sincérité entière du prétendant.

Le Gouverneur-général, M. le comte d'Erlon, en présence de cet état de choses, n'hésita pas à envoyer un officier sur les lieux (1), pour s'assurer par lui-même de la situation réelle.

Cet envoyé avait avant tout à sonder l'opinion publique, faire ressortir la vérité, et enfin à distinguer quel était l'homme qui avait acquis réellement les sympathies de la population. Il lui fut facile dès son débarquement de se convaincre — en dehors de toute influence, — du peu d'estime qu'avait laissé l'ancien caïd et de la haine que la plupart lui avaient vouée ; sa mission se trouva bientôt accomplie, et il put rentrer à Alger entièrement édifié.

Si Mohammed-Saïd qui s'était respectueusement porté au-devant de lui à son arrivée, en protestant de ses sentiments de haute considération et d'attachement pour le Gouvernement, montra par son attitude et sa manière de faire au milieu des siens, qu'il était réellement le chef de Cherchel et qu'il y était à la fois obéi et respecté. Son autorité, quoiqu'entravée par les intrigues de son rival, avait déjà acquis une consistance réelle.

Pendant que ces faits s'accomplissaient, les Beni Menacer continuaient à affecter des allures très équivoques à l'endroit des citadins qui sans perdre de temps, songèrent à se mettre en garde contre les éventualités en se créant des alliés et des auxiliaires et en s'organisant.

Leurs émissaires parcoururent le Chenoua (2), cherchèrent aussi à pénétrer dans les Soumata, tribus avec lesquelles ils possédaient des affinités, et conclurent, avec les premiers, en juillet 1834, un traité d'alliance offensive et défensive qui est basé sur le principe d'une solidarité complète.

Dans la ville on s'occupa, à tout événement, à réparer l'enceinte en pisé qui présentait des solutions de continuité, d'augmenter les réserves en munitions et en armes et de hâter tout ce qui pouvait contribuer à la défense. On songea également à utiliser les lourds canons en fonte abandonnés par les Turcs, mais on dut y renoncer faute d'affuts et l'impossibilité d'organiser des

---

(1) *Annales algériennes*, tome 1, page 344.

(2) Cette tribu est située au bord de la mer, entre Cherchel et Tipaza.

moyens de transport en rapport avec leur poids. Un Algérien. nommé Hamoud-Sebsadji, — homme intelligent et habile — qui se trouvait dans le pays, imagina de construire une espèce de couleuvrine en bois solidement cerclée en fer, que pouvait facilement manœuvrer un homme et être transportée sans grand effort d'un point à un autre. Cet engin fut plus tard employé, — assure-t-on, — avec succès.

Dès que la non réussite des prétentions de Si Mohammed ou Aïssa fut connue, les Beni Menacer prirent les armes, vinrent en nombre couronner les crêtes qui dominent la ville et commencer leurs attaques.

La défense était confiée à plus de quatre cents combattants, — en général bien armés, — parmi lesquels figurait un contingent d'une cinquantaine de guerriers des Chenoua ; tous étaient animés d'un bon esprit. Les efforts des attaquants virent dès le début, se rompre contre les murs de la place qu'ils ne purent jamais entamer. Les citadins fiers de leur bonne contenance, et pleins de confiance en eux-mêmes, ne tardèrent pas à prendre l'offensive, et à aller au loin, tenter de hardis coups de main. Leur attitude énergique attira bientôt l'attention de M. le Gouverneur-général lequel à la date du 5 décembre 1834, leur adressa une lettre de félicitations et leur promit des munitions.

Durant le cours de ces hostilités qui se prolongèrent pendant sept mois, sans grand intervalle, et coûtèrent la vie à bon nombre d'hommes, on cite un cas où le courage d'une femme ramena au feu les Cherchelois débandés et leur fit reprendre l'avantage.

Un poste assez important, sis aux abord de la ville, s'était laissé surprendre inopinément, ses défenseurs ébranlés ne surent point opposer de résistance, et bientôt, commencèrent à prendre la fuite. La nommée Zineb ou Izza des Oulad Boukretouch, comptant son fils parmi ceux-ci, accourut en entendant le bruit de la fusillade, et le voyant tourner précipitamment le dos, lui arracha brusquement son fusil et se porta résolument en avant en poussant le cri de guerre. Ce noble exemple en imposa aux plus timides ; ils firent face et chassèrent les assaillants.

En 1835, pendant une période de calme, des marchands venus

d'Alger annoncèrent qu'un habitant de cette ville nommé Omar ben el-Haddj Omar, s'était rendu à Paris auprès du roi et avait été nommé caïd de Cherchel et de tout le pays (1). Si Mohammed-Saïd qui avait les affaires en main et était en bonne relation avec les Français, ne voulut ajouter foi à cette nouvelle ; — il la considéra, lui et tous les notables, — comme erronée.

Cependant la confirmation de cette nomination arriva et peu après, un jour que la ville était encombrée de montagnards qui revenaient de combattre dans la Mitidja, on vit s'approcher du mouillage habituel un bateau à vapeur. Aussitôt ceux-ci, encore ivres de poudre, crurent à un débarquement et se portèrent en nombre au bord de la mer où ils prirent position. Les Cherchelois qui n'étaient point rassurés sur leurs intentions, jugèrent qu'à tout évènement, ils feraient bien de montrer leurs armes et ils se rangèrent de leur côté en tenue de combat. Si Mohammed-Saïd, quoique ayant peu de goût pour les engins de destruction, se joignit à eux portant un fusil.

Le navire s'étant approché, il chercha à entrer en communication, mais le mauvais état de la mer ne le lui permit point et il dut, après plusieurs tentatives infructueuses, rétrograder sur Alger.

On apprit bientôt qu'il portait le nouveau chef investi par la France, lequel venait prendre possession de son commandement.

Si Mahammed-Saïd et les notables se souciant peu de voir un inconnu prendre en main l'autorité, les commander et jeter le trouble dans les intérêts, décidèrent qu'une députation composée de dix des hommes les plus marquants irait auprès du Gouverneur-général pour lui exposer l'état des choses et lui transmettre leurs vœux.

Quatre habitants d'origine turque, quatre de sang arabe accompagnés d'un des Chikrs et du muphti, s'embarquèrent sur une de leurs felouques et firent voile vers Alger. Ils se présentèrent devant ce haut dignitaire, qui tout d'abord, sans vouloir les écouter, les questionna sur la cause de leur prise d'armes à

---

(1) Voir : Annales algériennes, tome II. page 7.

la vue du bateau à vapeur. Après s'être justifiés en alléguant que s'ils avaient agi ainsi c'était pour leur sûreté personnelle et par défiance vis-à-vis des montagnards, ils lui firent connaître l'objet de leur mission : « La France — dirent-ils — ayant désigné « pour chef un homme qui n'avait aucune attache et aucune « influence dans leur pays, qu'il ne connaissait même pas, ils « venaient protester au nom des leurs, contre cette malencon- « treuse nomination et demander qu'elle soit annulée. Ils assu- « raient aussi que la présence de cet étranger parmi eux trou- « blerait leur harmonie, ferait péricliter l'ordre établi et leur « créerait un véritable danger, attendu qu'ils se sentiraient im- « puissants à protéger sa vie ; — Ils firent valoir enfin leur si- « tuation délicate vis-à-vis des Beni Menacer, toujours prêts à se « soulever et la nécessité de conserver leur caïd auquel ils avaient « toute confiance. »

Leurs dires présentaient un cachet de vérité auquel il était impossible de se méprendre et le Gouverneur jugea qu'il n'y avait pas lieu d'installer Si Omar.

Celui-ci de son côté comprit bien sa fausse position, et attendit paisiblement à Alger, en recevant un beau traitement de l'Etat, qu'un autre emploi important lui fût offert.

L'excellente solution de la démarche entreprise, les assurances de protection et mieux encore, les munitions de guerre, que la députation reçut du Gouvernement, inspirèrent une grande confiance aux Cherchellois.

Si Mohammed-Saïd bien assis dans sa position, s'occupa activement de donner de l'essor à toutes les branches qui pouvaient amener la richesse et la prospérité parmi les siens. Les circonstances du reste le favorisèrent grandement dans son entreprise ; les Beni Menacer n'interceptant point les communications par terre, il put attirer vers Cherchel les Arabes de l'intérieur qui avaient des produits à écouler et qui n'osaient s'aventurer jusqu'à Alger.

La ville, grâce à sa position au bord de la mer et à sa petite marine, devint en peu de temps un entrepôt commercial important. La fortune publique et le bien-être s'accrurent rapidement.

Mahammed ou Aïssa el-Berkani s'étant, par ses agissements, compromis aux yeux des Français et ne pouvant plus espérer leur appui (1), se rapprocha ostensiblement du marabout de Koléa, el-Haddj Mahi ed-Dine es-Serir ben Sidi Ali ben Mebarek homme d'une grande influence que le général Berthezène avait investi Agha en 1831 et qui après avoir rendu de bons services s'était éloigné sous le gouvernement du duc de Rovigo.

Ces chefs étaient tous deux mécontents, aussi, autant par esprit d'ambition que par espoir de vengeance, furent-ils saluer l'Emir, en 1835, dès qu'il parut dans le Chélif et s'attacher à sa fortune. Ils amenèrent à leur nouveau maître leurs contingents armés et combattirent sous sa bannière Moussa ed-Derkaoui qui occupait Médéa. Après la prise de cette ville, Si Mahammed ou Aïssa en fut nommé gouverneur et bey de Tittery ; el Hadji Mahi ed-Dine occupa la même position à Miliana, et Cherchel qui n'avait encore fait aucune tentative de rapprochement, fut placé, quand même, dans son commandement.

Le nouveau bey chercha à entrer en communication avec Si Mohammed-Saïd, et agissant au nom de l'Emir, lui envoya des lettres l'engageant à se rallier franchement. Il lui fut répondu très-évasivement, et plus tard, lorsqu'il voulut obtenir la cessation du commerce avec Alger, et des préparatifs de guerre contre les chrétiens, il n'obtint que de belles promesses.

En 1836, la venue de l'Emir à Miliana fut annoncée et Si Mohammed-Saïd fut mis en demeure de faire acte de soumission, et de s'engager à payer l'impôt ; il ne put faire autrement que d'envoyer quelques hommes au devant du nouveau Sultan.

A quelque temps de là, Si el-Haddj Mahi ed-Dine, suivi d'une nombreuse escorte, visita Cherchel et y fit une enquête sur la manière dont l'administration y était exercée.

Peu après les hostilités ayant recommencé avec les Beni Menacer, les communications devinrent si difficiles, que l'argent de

---

(1) Déjà en 1249 (1833-4) il s'était rencontré à Blida avec el-Haddj-Moussa et l'avait engagé à soulever les Arabes du Sahara, afin de grossir les rangs de ceux qui combattaient pour la guerre sainte.
(Revue africaine, Tome I, page 47).

l'impôt ne put être versé de longtemps dans les caisses de l'Emir.

Celui-ci étant à Médéa et y recevant les hommages de ses sujets, remarqua l'abstention du caïd de Cherchel et lui fit donner l'ordre de venir le saluer. Quand cette nouvelle lui fut transmise, il se crut perdu, ses attaches avec les Français n'étaient un secret pour personne et son ex-compétiteur et ennemi Mahammed ou Aïssa qui était très-influent, avait formulé sur son compte toutes sortes d'accusations. Effrayé de la gravité de sa situation, il chercha à gagner Si Mohammed ben Allal lequel avait succédé, dans le commandement de Miliana et de son territoire, à feu son oncle Si el-Haddj Mahi ed-Dine; il lui envoya des présents pour obtenir par un faux-fuyant quelconque de ne point comparaître devant celui qui se disait son maître.

Sur ces entrefaites, un nouvel ordre conçu en termes très-impérieux (1), lui enjoignit de se mettre immédiatement en route pour Médéa; il dut donc passer outre à ses répugnances et s'acheminer, la mort dans l'âme, vers cette ville. Si el-Haddj el-Robrini qui l'accompagnait n'était pas plus rassuré que lui.

L'Emir ne leur accorda qu'une entrevue de quelques minutes; il leur reprocha avec dureté leur peu d'empressement à venir à lui; leur attitude équivoque et leur conduite peu digne de bons musulmans. Il les congédia ensuite en leur annonçant que pour leur donner tout le loisir de se repentir il les internait à Miliana et les condamnait en outre à une forte amende.

Des cavaliers les saisirent et les conduisirent à leur destination; ils y furent incarcérés bientôt en janvier 1838.

Le cadi de Cherchel, Si Abd el-Kader ben Melzi, taleb originaire des Zatima (2) était un homme qui, sous des dehors très-avantageux, cachait une âme perfide et ambitieuse et une propension marquée pour les intrigues.

---

(1) El-Hadj Abd el-Kader disait que parmi ses nombreux vassaux, il n'y avait plus que les Robrini et les Ououioua, peuplade du sud — qui ne l'avaient point salué et qu'il allait les contraindre par la force et les traiter en ennemis.

(2) Cette tribu est sise dans la haute montagne, elle a donné son nom à l'Aghalik.

Les Zatima relèvent de la circonscription cantonale de Cherchel.

Par ses qualités de courtisan, il avait su capter la confiance de Si Mohammed Saïd qui en dernier lieu lui confiait ses missions les plus secrètes pour le bey de Miliana. Son habilité le fit aussi remarquer par celui-ci, qui lui accorda son amitié et le présenta un jour à l'Emir sous les meilleurs auspices.

Or, ce cadi qui avait pénétré si avant dans l'intimité du caïd, était son plus mortel ennemi ; à la suite d'un violent froissement d'amour-propre qu'il lui avait fait éprouver, il lui avait voué une haine profonde que, bien entendu, en homme adroit, il avait su entièrement dissimuler.

Dès que le sort des Robrini eut été prononcé, il fut s'incliner devant celui qu'on appelait le Sultan et affirmant de son dévouement à la cause de l'islamisme, il offrit ses services et sollicita son envoi à Cherchel. Sa demande, patronnée par Si Mohammed ben Allal, fut bien accueillie et il fut chargé de la mission de surveiller le pays et surtout les menées des Turcs et des Coulouglis, lesquels inspiraient de la défiance.

A peu de temps de là, Si Ahmed ben Bel Kacem des Beni Menad, serviteur des Oulad Sidi Ali Mébarek, fut nommé caïd de la ville, et, en gagnant son commandement, reçut l'ordre de n'exercer son autorité dans les affaires graves, qu'après avoir pris l'attache de ben Melzi.

Dès son arrivée, il commença, sur les indications de celui-ci, à sévir contre tous les habitants qui avaient du sang turc dans les veines. Après de nombreuses vexations, il confisqua leurs biens et les remit entre les mains de cavaliers envoyés par l'Emir, qui les conduisirent à la fabrique d'armes de Takedemt.

Abd el-Kader ben Melzi profita de sa position pour donner un libre cours à son ressentiment et pour atteindre tous ceux qui touchaient à son ennemi. Sa conduite ne tarda pas à lui attirer le mépris le plus grand; ceux qu'il avait le plus lésé et dépouillé complotèrent sa mort. Ils soudoyèrent un homme des Beni Menacer nommé ben Tarerbit, qui un soir l'assassina sur le pas de sa porte (1).

(1) L'Emir lui désigna Si Hamdane ben Attar d'Alger pour successeur comme cadi. Ce jurisconsulte avait abbandonné sa ville natale pour fuir les chrétiens.

Le désarroi qui régnait alors ne permit pas de se saisir du coupable, et Si Ahmed ben bel-Kacem, malgré tous ses efforts, dut avouer son impuissance Le frère de la victime, qui ne cessait de réclamer vengeance, comprit bien vite que le Sultan seul, El-Haddj Abd el-Kader, pouvait atteindre l'assassin et lui faire expier son crime. Il n'hésita pas à se rendre à Aïn-Madi, qu'il assiégeait alors avec son armée, pour demander justice ; il obtint, là, la promesse formelle qu'il lui serait donné entière satisfaction.

En 1839, on annonça de toute part la prochaine venue de l'Emir, et bientôt on le vit arriver entouré de brillants et nombreux cavaliers. Ben Tarerbit fut arrêté et condamné à mourir de la main même du frère d'Abd-el-Kader ben Melzi ; il fit usage pour cela du pistolet qui avait servi au crime.

Les Robrini ne restèrent pas longtemps sous les verroux, à Miliana ; en avril 1838, après avoir refusé le concours du puissant Chikr el-Krelladi des Beni Ferah, qui voulait les faire évader, ils acceptèrent les propositions de Mahammed ben Abdallah, de la fraction des Nedjadjera, contrée des Beni Merahba. Celui-ci, secondé par quelques hommes déterminés, put leur rendre la liberté et les conduire sans encombre aux Beni Zioui, où ils n'eurent plus rien à craindre.

A la fin du printemps de l'année 1839, Si Mohammed ben Allal fut, à la tête de ses contingents, razzer et châtier les Tachta et leurs limitrophes (1), qui avaient méconnu son autorité et pris parti pour l'ancien caïd de Cherchel. La poudre parla pendant deux jours, et, après de vifs engagements, il arriva sur le haut de leurs montagnes, en vue de la mer, et se disposait à pousser plus avant, quand l'Emir, qui était campé aux Hachem, près de Miliana, lui donna l'ordre de rétrograder.

Si Ahmed ben bel-Kacen, ayant été invité à ce moment à faire armer des corsaires, et ayant reçu, pour le seconder dans cette

(1) Slimane el Haouari des Zougara avait alors une prépondérance marquée dans ce pays. C'était un homme d'un courage éprouvé et d'une habileté remarquable.

tâche, quelques anciens pirates algériens qui avaient fui devant les Français, rencontra de grandes répugnances chez ses administrés, lesquels n'entendaient point se livrer au brigandage maritime.

Les récalcitrants reçurent la bastonnade et durent, bon gré ou malgré, se disposer, sous la surveillance des forbans envoyés, au métier d'écumeurs de mer.

Le 25 décembre 1839, une tartane, appartenant à un nommé El-Harrar, se trouva prête à appareiller ; elle reçut vingt-quatre hommes d'équipage, et courut, toutes voiles dehors, dans la direction du nord-ouest. Le lendemain, elle découvrit un navire français (1) et s'en approcha avec défiance, craignant qu'il ne portât de l'artillerie, mais, ses marins l'ayant abandonné à la vue du drapeau rouge qui flottait au haut du mât, elle l'amarina et le conduisit à Cherchel. Deux bateaux à vapeur vinrent d'Alger pour le reprendre, sans pouvoir y réussir, attendu qu'il avait été échoué en dessous du port et que des montagnards, embusqués dans les rochers, en empêchaient l'approche par leur tir plongeant.

Si Mohammed ben Allal, en apprenant la capture faite, accourut la visiter et choisir ce qui pouvait lui convenir ; des chameaux portèrent à Miliana plusieurs chargements de voiles, chaînes, etc. En quittant la ville, il fit ordonner aux habitants d'évacuer leurs demeures qui pouvaient être attaquées d'un moment à l'autre par les Chrétiens, et d'aller s'installer sous des abris provisoires à Bordj-el-Krémis (2). Cet ordre était inexécutable ; aussi rencontra-t-il de toutes parts de si vives résistances qu'il ne fut pas possible de les briser. Il dut les autoriser à se transporter seulement sur le plateau de Sidi Yahya, situé au-dessus des premières crêtes.

De ce point, ils assistèrent à la destruction partielle de leurs maisons qui, à plusieurs reprises, furent canonnées par des navires de guerre. Ils ne quittèrent cet endroit qu'à l'approche de l'armée française qui occupa Cherchel le 14 mars 1840.

---

(1) *Le Frédérick-Adolphe.*

(2) Voir la note 1, page 449.

Si Mohammed Saïd, lequel était toujours dans les Beni Zioui, chercha, mais sans résultat, à rejoindre le maréchal Vallée, qui commandait l'expédition. Il ne put point non plus s'approcher de la ville ; les abords en étaient sévèrement gardés par les contingents de Si Mahammed ou Aïssa el-Berkani, et ils interdisaient toute communication (1). Ce ne fut que bien après, à la fin de l'année 1842, qu'il opéra sa rentrée ; il reçut aussitôt le titre de caïd.

A quelque temps de là le Krelifa de l'Emir tenta une razzia sur ses richesses qui étaient restées aux Beni Zioui, et put lui en enlever une bonne partie, attendu que les gens du pays eux-mêmes lui prêtèrent leur assistance. Une colonne opéra dans la contrée et put reprendre quelque butin.

Le 15 mars 1843, lors de l'organisation territoriale, il fut placé à la tête de l'aghalik de Cherchel, ce qui lui donna le commandement des tribus des Gouraya, Arbal, Beni Zioui, Larchat, Zatîma, Beni Merahka, Beni bou Milek, Beni Slimane et Tachta (2). Son autorité ayant été bien affermie (3), il put peu après se rendre utile à nos intérêts et donner des preuves certaines de de son dévouement à la France.

En 1844, pendant l'insurrection de Bou Maza, il réunit un contingent de cinq cents hommes (4), seconda énergiquement les opérations du colonel Ladmirault, et parvint à arrêter les tendances à la révolte qui gagnaient de proche en proche.

Après avoir employé tous ses moyens à maintenir ses administrés dans le devoir et avoir pris une part active à la soumission du pays, il succomba en 1849 à une attaque de choléra. Son

---

(1) Un homme des Beni Menacer nommé Mouloud ou Beria, étant allé la nuit, vendre un cheval dans la ville, fut pendu par ordre du Berkani.

(2) Le commandement des Beni Menacer qui avait été confié l'année précédente à Kaddour ben Abdallah el-Berkani, fut scindé alors entre Miliana et Cherchel, et la famille des Brakna fut déportée en France.

(3) *Annales algériennes*, *Tome* III, *page* 59.

(4) Même ouvrage, Tome III, page 166.

fils Si Kaddour qui déjà avait rendu des services lui succéda et continua sa tâche jusqu'au jour de sa mort, en 1866.

La famille des Robrini occupe une des premières places dans la contrée. Elle semble avoir hérité des qualités de ses ancêtres et avoir accepté la domination française ; elle est du reste très riche.

L. GUIN.

Interprête militaire,